

Études littéraires africaines

La fiction urbaine contemporaine swahilie : quelques pistes

Sheila Ali Ryanga et Rachel Wangari Maina



Numéro 31, 2011

Nairobi. Urbanités contemporaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018745ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018745ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ali Ryanga, S. & Wangari Maina, R. (2011). La fiction urbaine contemporaine swahilie : quelques pistes. *Études littéraires africaines*, (31), 57–68.
<https://doi.org/10.7202/1018745ar>

Résumé de l'article

Kenyan literary writers in Swahili soon after independence dwelt mostly with rural setting. Most of the works dwelt on African social values and philosophy within work ethics and relationships. However, with the growth of industries in urban centers, the issue of rural urban migration arose. Many educated Kenyans moved to urban centers in search of jobs. To mirror this change in society, literary writers enriched their works by using both the rural and urban settings. This became a constant feature in the works of literary writers in Swahili. Some of these features include street life, life in the slums and pollution. This paper attempts to study how the urban setting is depicted in modern Kenyan Swahili literary texts. Realism theory as propagated by both Georg Lukács and Bertolt Brecht will be invoked during the analysis of the texts, specifically, how the urban genre developed, images used to depict urban life and centers, and establish the influence of this genre on Swahili literary writing as a whole.

LA FICTION URBAINE CONTEMPORAINE SWAHILIE : QUELQUES PISTES

Résumé : *Kenyan literary writers in Swahili soon after independence dwelt mostly with rural setting. Most of the works dwelt on African social values and philosophy within work ethics and relationships. However, with the growth of industries in urban centers, the issue of rural urban migration arose. Many educated Kenyans moved to urban centers in search of jobs. To mirror this change in society, literary writers enriched their works by using both the rural and urban settings. This became a constant feature in the works of literary writers in Swahili. Some of these features include street life, life in the slums and pollution. This paper attempts to study how the urban setting is depicted in modern Kenyan Swahili literary texts. Realism theory as propagated by both Georg Lukács and Bertolt Brecht will be invoked during the analysis of the texts, specifically, how the urban genre developed, images used to depict urban life and centers, and establish the influence of this genre on Swahili literary writing as a whole.*

*

Avant d'en venir au « genre urbain » tel qu'il apparaît dans la littérature swahilie au Kenya, il n'est pas inutile de définir celle-ci. Rappelons d'abord que le swahili, qui était déjà l'une des deux langues nationales du Kenya depuis 1974, est devenu langue officielle avec la promulgation, en 2010, de la Nouvelle Constitution, qui lui a conféré le même statut que l'anglais. Selon Samuel Abdallah Mazigwa, « la littérature swahilie est la littérature écrite en swahili »¹. Une telle définition n'est pas aussi évidente qu'elle le paraît, car il faut y inclure alors les textes traduits en swahili, qui étaient majoritaires jusque dans les années 1970. Or, le fait marquant est la création, à partir de ces années-là, d'œuvres littéraires en swahili par des auteurs kenyans, alors que le corpus était largement dominé jusque-là par les écrivains tanzaniens.

Une autre question se pose encore : les œuvres concernées doivent-elles traiter du peuple swahili et de sa culture afin de mériter le titre de littérature swahilie ? Selon Mazigwa toujours, la littérature swahilie reflète les tendances politiques, économiques, religieuses et sociales d'un peuple. Il ajoute que « les auteurs, ces créateurs de littérature, ont la responsabilité de participer à la construction de la société (communauté, nation) et de la guider dans la direction choisie par le peuple »². Il leur revient donc de révéler les maux et les défauts qui existent au sein de la société ainsi que de mettre en avant les comportements positifs. Le critique souligne ainsi que,

¹ Mazigwa (S.A), *Fasihi ya Swahili*. Dar es-Salaam : Benedictine Publication, Ndada-Peramiho, 1992, 124 p.

² Mazigwa (S.A), *Fasihi ya Swahili*, *op. cit.*

le contenu d'une littérature donnée étant inspiré par le peuple, il est naturel que cette littérature fasse partie de son patrimoine culturel.

Comme nous le verrons, l'émergence progressive, à partir de ces mêmes années 1970, des auteurs kenyans écrivant en swahili s'est caractérisée entre autres par cette relation étroite avec la société. Ceci explique qu'on puisse parler de « littérature populaire » ou de « genre urbain », mais de telles appellations ne vont pas de soi.

À propos du « genre urbain » dans la littérature swahilie

L'émergence de ce qu'on peut appeler un « genre urbain » dans la littérature swahilie est étroitement liée à l'apparition de ce que Kimani Njogu nomme le roman populaire swahili³. Celui-ci constitue une réponse à l'émergence d'une société spécifiquement kenyane, de la même manière que la littérature africaine des années qui suivirent les indépendances fut une réponse littéraire unifiée à l'émergence d'une société africaine⁴. Ce genre est fortement marqué par les changements socio-économiques, les migrations urbaines et la pauvreté qui affecte un nombre croissant de Kenyans. L'accent est placé sur des thèmes comme la corruption et ses effets, la prostitution, les familles monoparentales, le trafic de drogue, la consommation et la fabrication illégales d'alcool et la vie criminelle⁵. Le traitement de ces thèmes est souvent basé sur une comparaison entre les modes de vie des plus riches et des plus pauvres, dans un espace urbain fait de contrastes et d'inégalités criants. La vie des bidonvilles et de ses habitants y est explorée, avec le cortège de connotations négatives associées à cette population. Certains auteurs, cependant, cherchent au contraire à mettre en lumière les aspects plus positifs de la vie urbaine.

Ce genre urbain s'inspire en tout cas fortement, dans ses thèmes, son style et sa philosophie, de ce qui se passe dans la société. C'est le cas par exemple dans des romans comme *Siku Njema*⁶ ou *Mafuta*⁷. De telles œuvres cherchent à communiquer au lecteur une meilleure compréhension de la société dans laquelle il vit et lui offrent un regard critique sur celle-ci. Elles lui permettent également de donner du sens aux changements qui bouleversent la société. Or, selon Catherine Coquery-Vidrovitch, l'urbanisation fait partie de ces bouleversements majeurs, parce qu'elle est liée à

³ Njogu (Kimani), *Mwongozo wa Siku Njema (Ken Walibora)*. Nairobi : Longhorn Publishers, 1998, 88 p. ; p. 11.

⁴ Eastman (C.), « The Emergence of an African Regional Literature : Swahili », *African Studies Review*, vol. XX, n°2, September 1977. L'auteur cite notamment l'étude de Roscoe (Adrian), *Mother is gold : a study in West African literature*. Cambridge : Cambridge UP, 1971, 273 p. ; p. 252, et celle de Joyaux (George J.), « On African Literature », *African Studies Review*, vol. XI, n°2, Sept. 1972, p. 307-318 ; p. 313-314.

⁵ Njogu (K.), *Mwongozo wa Siku Njema*, *op. cit.*, p. 12.

⁶ Walibora (Ken), *Siku Njema*. Nairobi : Longhorn Publ., 1996, 150 p.

⁷ Mkangi (Katama), *Mafuta*. Nairobi : East African Education Publ., 1984, 92 p.

l'apparition de nouveaux modes de production et d'appropriation de l'espace, et parce qu'elle entraîne dès lors des luttes pour le pouvoir politique ; tout cela a pour effet de produire de nouvelles mentalités et une nouvelle culture. L'historienne décrit l'urbanisation à l'époque coloniale comme « le produit de certaines économies politiques, de sociétés et de cultures, qui est inséparable du processus colonial fondé sur l'accumulation de capital et la consommation domestique qui le produit »⁸.

Le genre urbain s'est largement inspiré de ces mouvements migratoires vers la ville, lieu où se concentrent ainsi depuis très longtemps les espoirs d'une vie meilleure. Étroitement liée à ce processus, l'émergence d'une littérature urbaine swahilie se fait dans un contexte postcolonial où les structures économiques et sociopolitiques se sont encore davantage transformées, et où les profonds changements dans les modes de vie ont entraîné l'adoption d'aspects culturels nouveaux, qui remettent en question, consciemment ou non, la définition de l'« africanité » des nouveaux citoyens.

Tout ceci permet de parler d'un genre urbain. Son apparition est relativement récente dans la littérature kenyane swahilie : même si les auteurs des décennies précédentes s'étaient déjà montré sensibles à ces problématiques, il n'émerge en tant que genre à proprement parler qu'à la fin des années 1980, et se développe fortement dans les années 1990. Cette émergence tardive est liée au faible taux d'alphabétisation qui caractérisait la société au sortir de l'époque coloniale⁹. Dès son apparition, le genre a connu un succès important et fait aujourd'hui partie de la production culturelle kenyane.

Dans les œuvres relevant de ce genre, les agglomérations sont souvent décrites comme des zones marquées par l'immoralité, et notamment par la prostitution, les familles monoparentales, les enfants illégitimes, la solitude résultant de la dissolution de l'unité familiale. Nairobi, en particulier, dans la mesure où elle a hérité de l'espace structuré par la ségrégation spatiale de l'époque coloniale, est en outre marquée par la ségrégation sociale. Les auteurs cherchent donc à dépeindre la vie dans les différents quartiers, des milieux les plus aisés aux bidonvilles en passant par « *downtown* », le centre-ville.

Les descriptions précises de ces quartiers et des modes de vie de leurs habitants ont provoqué des critiques de la part de certains milieux académiques. Chris Wanjala (Professeur de Littérature à la *Nairobi University*) a ainsi reproché au genre de ne pas être porteur d'un vrai message, d'être

⁸ Coquery-Vidrovitch (C.), « The Process of Urbanization in Africa (from the Beginning of Independence) », *African Studies Review*, 1991, vol. 34, p. 1-98 ; p. 34.

⁹ Shitemi (Naomi L.), « Language Planning : Global Challenges for Africa », *Maarifa, a Journal of Humanities and Social Sciences*, (MUSASS), vol. 2 n°2, 2007, p. 141-151.

amoral et d'avoir une influence néfaste sur ses lecteurs les plus jeunes (plus de 75 % de la population kenyane est âgée de moins de 30 ans ¹⁰).

On a reconnu dans ces reproches les griefs généralement adressés à l'esthétique réaliste, dont relève effectivement ce genre urbain. Il ne s'agit pas seulement du roman : nous nous appuyerons aussi sur les nouvelles et les pièces de théâtre, afin de mettre en avant cette représentation réaliste de la vie urbaine telle qu'on la trouve dans la littérature swahilie. Les principales caractéristiques de cette esthétique réaliste sont les suivantes : 1) l'écrivain a pour programme de représenter sa société à tous les niveaux, politique, social, économique et culturel ; 2) la langue qu'il utilise se rapproche le plus possible de la langue de tous les jours ; 3) les personnages sont des individus ordinaires, qui représentent une certaine communauté ; 4) les décors et les événements représentés rappellent ceux qui sont vécus par les lecteurs ; 5) les événements relatés sont situables dans le contexte historique.

Un critique comme P. Widdowson s'est demandé s'il est « nécessaire de replacer les œuvres littéraires dans leur contexte historique de production afin de mieux en saisir le sens » ¹¹. Dans le domaine qui nous intéresse ici, la réponse à cette question est assurément « oui » : la connaissance du passé permet aux lecteurs une meilleure compréhension du présent, et en particulier du fonctionnement économique et politique de leur société.

Nous ne nous attarderons pas ici au contexte historique proprement littéraire, sinon pour signaler que les nouvelles, les romans et les pièces de théâtre qui relèvent du genre urbain sont marqués par l'influence du récit d'aventures, du roman sentimental, ou encore du roman policier, dont les caractéristiques principales sont une intrigue relativement simple et un rythme rapide. Ceci nous permet de rappeler que, bien que certains thèmes « sérieux » y soient parfois abordés, il s'agit avant tout de distraire le lecteur ¹².

Mais cette dimension n'empêche pas qu'en même temps soient mises en lumière les réalités de la vie urbaine : les auteurs cherchent à éveiller la conscience sociale des lecteurs quant aux nombreuses difficultés qui la caractérisent, en vue de les corriger. Ceci explique l'importance du contexte historique dans cette littérature swahilie kenyane où les changements thématiques observés sont liés aux changements qui ont bouleversé la société. Les phénomènes de migration de populations essentiellement rurales vers les centres urbains ont ainsi contribué à déplacer les décors et les thèmes littéraires : du village avec son mode de vie rural, on est passé au centre urbain industrialisé, où dominent la pauvreté et le chômage. Ceci était bien sûr déjà perceptible dans l'engagement politique des écrivains après les indépendances, engagement qui les poussait à écrire pour le

¹⁰ *Draft of Kenya National Youth Policy*, 2002, p. 4.

¹¹ Widdowson (Peter), « Acceptable Failure of Literature and History », *Journal of Literature and History*, vol. II, n°1, 1985, p. 15-16.

¹² Njogu (K.), *Mwongozo wa Siku Njema*, *op. cit.*, p. 9-10.

peuple afin de le libérer du joug du colonialisme et de contribuer à son développement. Cet engagement était visible chez des écrivains comme Mazrui dans *Kilio cha Haki*¹³ ou encore Mkangi dans *Mafuta (op. cit.)*, qui ont contribué au débat politique et social de leur époque. Quant aux textes traduits vers le swahili, ils s'accordaient bien avec l'atmosphère de l'époque communiste et socialiste ; il suffit de songer à *Mabepari wa Venisi*¹⁴, *Julius Kaizari*¹⁵, qui évoquaient la gouvernance, l'impunité des puissants et l'exploitation du peuple.

Depuis lors, les thèmes abordés ont changé en accord avec les besoins changeants de la société kenyane. Les écrivains se sont tournés vers un réalisme engagé qui permet à certains de traiter des sujets chers aux habitants des villes, et à d'autres de fustiger la décadence des valeurs morales africaines provoquée par l'urbanisation.

L'usage de la langue dans le genre urbain swahili

Ces changements ne concernent pas seulement les signifiés, ils affectent aussi le signifiant, à commencer par la langue. Ngugi wa Thiong'o¹⁶ avait déjà souligné ce processus affectant parallèlement, d'une part, les thèmes déterminés par les changements socioculturels, économiques et politiques de la société, et, d'autre part, la langue elle-même, y compris les systèmes de valeur liés à l'usage de tel registre d'expression.

Kembo-Sure¹⁷ considère le langage comme tout à la fois une pratique culturelle, un instrument de production culturelle et le produit d'une culture donnée. Dans la culture et la langue swahilies, il est ainsi généralement considéré comme tabou d'évoquer la sexualité liée à la prostitution et aux pratiques homosexuelles. Cependant, le genre urbain fait montre d'une audace particulière à cet égard, comme en témoignent les romans *Siku Njema* de Ken Walibora¹⁸, *Fumbo la Mwana*¹⁹ de J. Habwe et *Mpotevu*²⁰ de Mwenda Mbatiah, où le traitement des scènes sexuelles se fait de manière beaucoup plus directe que chez leurs prédécesseurs, au moyen d'un langage souvent cru et explicite. Bien que les débats autour de la prostitution et de l'homosexualité soient aujourd'hui beaucoup mieux

¹³ Mazrui (Ali.), *Kilio cha Haki*. Nairobi : Longman Kenya Ltd, 1981, 77 p.

¹⁴ Shakespeare (W.), *Mabepari wa Venisi*. Translation of *Merchants of Venice* by J. K. Nyerere. Dar es Salaam : Oxford UP, 1969, 88 p.

¹⁵ Shakespeare (W.), *Juliasi Kaizari*. Translation of *Julius Ceaser* by J.K. Nyerere. Dar es Salaam : Oxford UP, 1969, 89 p.

¹⁶ Wa Thiong'o (Ngugi), *Decolonising the Mind : The Politics of Language in African Literature*. Nairobi : EAEP, 1981, 114 p ; p. 99.

¹⁷ Cité dans Shitemi (N.L.), « Language Planning... », *art. cit.*, p. 10-18.

¹⁸ Walibora (K.), *Siku Njema*, *op. cit.*, p. 54-59.

¹⁹ Habwe (J.), *Fumbo la Mwana*, *op. cit.*, p. 53.

²⁰ Mbatiah (Mwenda), *Upotevu*. Nairobi : Jomo Kenyatta Foundation, 1999, 119 p.

acceptés dans la sphère publique, ce traitement est parfois lu par certains critiques comme une démarche visant implicitement à défendre et à propager ces pratiques « immorales ». Mais cette liberté est aussi ce qui a contribué en partie à la popularité du genre, et elle peut être considérée comme la réponse du genre urbain à l'évolution des mentalités au sein de la société ²¹.

La plupart des citoyens utilisent plus d'une langue, car, même si le swahili est la langue nationale, ce n'est pas la langue dominante. On retrouve donc dans les textes un mélange constant entre différentes langues et les phénomènes de « *code-switching* » sont fréquents dans le langage des personnages. Chebare, par exemple, s'exprime de préférence en anglais, bien qu'il ne le maîtrise absolument pas. Kemathi, qui parle parfaitement anglais, préfère quant à lui le swahili ²². Une autre caractéristique de la langue urbaine est l'utilisation du *sheng*, parlé surtout à Nairobi ; il s'agit d'un argot formé par le mélange de différentes langues, telles le swahili (qui sert souvent de base) et l'anglais, mais aussi de langues vernaculaires (*luo*, *kikuyu*, etc.). On trouve ainsi les mots *dem* (femme, de « dame ») ²³ et *fegi* (cigarette, de « *fag* ») ²⁴, ou encore *odijo* (professeur, du *luo*), *buda* (père) et *maze* (dis-moi), utilisés par les personnages de A.K. Mwavali dans *Dau la angelika* ²⁵.

Le langage, souvent cru et vulgaire, particulièrement chez les personnages issus des bidonvilles, peut être lu également comme le signe de la déception des personnages face à l'injustice de leur situation quand ils la comparent à celle des plus riches. Le langage est ainsi un prisme à travers lequel les personnages perçoivent et expriment une réalité faite de contrastes et d'inégalités ; indissociable du comportement et du jugement, il définit à la fois les stratifications sociales, les modes de communication, de production et de consommation. Dans la mesure où il constitue une médiation de la réalité, basée sur des actes de prédiction et d'interprétation, il permet ou non la diffusion de certains thèmes, et, dès lors aussi, l'évolution des mentalités et des pratiques culturelles au sein d'une société donnée. Il est donc impossible de le séparer formellement des thèmes développés dans les œuvres littéraires.

Les thèmes urbains dans la littérature swahilie ²⁶

Les thèmes qui dominent le genre urbain sont : 1) la stigmatisation sociale des classes les plus défavorisées – souvent associées à la saleté et à la

²¹ Webb (Victor N.) et Kembo-Sure, *African Voices : An Introduction to the language and Linguistics of Africa*. Nairobi : OUP, 2000, 334 p.

²² Mbatiah (M.), *Upotevu*, op. cit., p. 13.

²³ Mbatiah (M.), *Upotevu*, op. cit., p. 38.

²⁴ Momanyi (C.), *Kilinge cha Matata*, op. cit., p. 68.

²⁵ Mwavali (A.K.), *Dau la Angelika*, op. cit., p. 9.

²⁶ Toutes les citations sont traduites par les auteurs de l'article.

criminalité –, considérées par ceux qui se proclament les plus « civilisés » comme la lie de l'humanité ; 2) la prostitution, et la vie nocturne en général, comme manière alternative de gagner sa vie ; 3) l'amour, la romance, le mariage et le divorce ; 4) la corruption, l'impunité des puissants et ses effets ; 5) le chômage, la pauvreté et ses effets ; 6) les familles monoparentales et les enfants illégitimes. En voici quelques exemples empruntés aux romans swahilis.

La stigmatisation sociale

Les personnages les plus pauvres sont souvent traités comme la lie de la société, et les plus riches refusent toute interaction avec eux, hormis la relation entre maître et serviteur. C'est le thème principal de *Heri Subira* d'Omar Babu²⁷, dans lequel le riche Fauz veut à tout prix marier sa fille, Sabra, à Khalid, dont la famille est riche. Bien que l'échec de cette union soit évident, les familles des mariés refusent de reconnaître le problème et insistent pour que Sabra demeure auprès de son mari. Elle finit par quitter son mari et va vivre parmi les plus pauvres. Son père ne peut accepter sa décision et tombe gravement malade.

À cette stigmatisation sociale liée à la richesse s'ajoute celle qui affecte les relations entre différentes « races ». On la trouve également dans *Heri Subira* (*op. cit.*), mais aussi dans *Maumbile si Huja*²⁸ de John Habwe. Dans le premier roman, Fauz, un descendant des Manga du Moyen-Orient, refuse de bénir le mariage de sa fille avec Heri, du fait de la peau trop foncée de celui-ci. Dans le second roman, lorsque Mgeni critique Said et Kinya qui débattent de la façon de se comporter envers son patron, sa femme, Ayisha, lui conseille de soutenir le patron, qui, comme eux, est d'origine arabe. Un autre personnage, Mzee, se demande si le fait d'avoir la peau claire rend une personne meilleure.

Les jeunes garçons des rues qui surveillent les voitures dans la rue, les *parking boys*, sont eux aussi stigmatisés. Lorsque le kiosque dans lequel l'un d'entre eux, Mbaji, travaille est cambriolé, il est accusé sans preuve et échappe de peu à la justice populaire de la foule²⁹.

La prostitution et autres comportements sociaux déviants

Comme le montrent notamment les romans *Siku Njema* de Ken Walibora³⁰ et *Fumbo la Mwana* de J. Habwe³¹, la pauvreté est à l'origine de la prostitution féminine. Ainsi, selon Walibora, si l'on propose à ces femmes une autre source de revenus, elles acceptent le changement. Les dangers

²⁷ Babu (Omar), *Heri Subira*. Nairobi : Oxford UP, 2010, 152 p. ; p. 17.

²⁸ Habwe (John), *Maumbile si Huja*. Nairobi : Jomo Kenyatta Foundation, 119 p. ; p. 14.

²⁹ Momanyi (Clara), « Kilinge cha Matata », in King'ei (Kitula) and Kobia (John), eds., *Likizo ya Mauti na Hadithi Nyingine*. Nairobi : KLB, 2007, 116 p. ; p. 63.

³⁰ Walibora (K.), *Siku Njema*, *op. cit.*, p. 54.

³¹ Habwe (J.), *Fumbo la Mwana*. Nairobi : Jomo Kenyatta Foundation, 2009, 200 p. ; p. 58.

liés à la prostitution, notamment le SIDA, sont mis en avant, comme dans le roman de Timammy³², où le SIDA tue et laisse des familles entières dans la misère. C'est ce qui arrive à la sœur de Hamisi, lorsqu'elle est contrainte d'abandonner ses études pour subvenir aux besoins de son frère. Sa boutique de vêtements d'occasion ne suffit pas et elle finit par faire commerce de son corps pour augmenter ses revenus. Lorsqu'elle meurt, son frère sombre encore plus profondément dans la misère et la pauvreté. Comme le montre Habwe, la prostitution touche des mineures et des enfants d'à peine dix ans, parfois dans des maisons closes fréquentées par les hommes politiques, les riches et les puissants³³.

La consommation de drogue est un autre comportement social considéré comme déviant. Dans *Heri Subira*, elle touche les riches comme les pauvres. Khalid, le mari de Sabra, est un habitué du Barzatu-al-Mawazo, véritable repaire de drogués, « où se retrouv[ent] des personnes de différentes classes et races. On y rencontr[e] les plus pauvres, mais aussi les plus riches. Les voitures de luxe garées devant le bar en [sont] la preuve »³⁴. Ces drogues sont fournies par les riches et les puissants, protégés par une police qui accepte de fermer les yeux. Le maire Udenda³⁵ lui-même est impliqué dans le trafic de drogue, comme en témoigne ce dialogue entre lui et sa femme, dont il s'est séparé :

Udenda : Lorsque nous avons introduit la drogue dans le pays et l'avons apportée dans les écoles et dans la rue, qui en a informé l'inspecteur Chatu ?

Angela : (*regarde ailleurs*) Comment veux-tu que je sois au courant de tes affaires ? Depuis notre mariage, tu n'as jamais eu la franchise de m'en parler...

Les *parking boys* sont parfois impliqués dans le trafic de drogue, ce qui complique d'autant plus leur situation déjà précaire. Ainsi, dans *Kilinge cha Matata*, Mbaji fournit de la drogue, ce qui lui vaut le surnom de *Chaji* (charge)³⁶.

Les aléas de l'amour : romance, mariage et divorce

Dans la société kenyane, la relation entre une femme plus âgée et un homme plus jeune est souvent perçue négativement, bien que le contraire soit couramment accepté. Dans *Upotevu*, Maria rencontre Kimathi, qui est plus jeune qu'elle, dans le bus et ils passent la nuit ensemble³⁷. Kimathi est loin d'être à l'aise dans la relation qui s'ensuit. Il est déjà fiancé à

³² Timammy (Rayya), « Shimo la Maisha », in Iribemwangi (P.I.), dir., *Alidhani Kapata na Hadithi Nyingine*. Nairobi : E.A.P.H, 2007, 167 p. ; p. 77.

³³ Habwe (J.), *Fumbo la Mwana*, op. cit., p. 115.

³⁴ Babu (O.), *Heri Subira*, op. cit., p. 54.

³⁵ Njogu (K.), *Zilizala*. Nairobi : Longman Kenya, 2006, 100 p. ; p. 18.

³⁶ Momanyi (C.), *Kilinge cha Matata*, op. cit., p. 69.

³⁷ Mbatiah (M.), *Upotevu*, op. cit., p. 19.

Kagendo, qui a son âge, et qui attend son enfant. L'infidélité est ainsi l'un des autres thèmes dominants du roman, comme en témoigne la relation entre Flora et Chebare, leurs amis. Tous les deux ont de multiples partenaires sexuels, ce qui provoque des disputes constantes. Flora finit par se suicider après avoir surpris Chebare avec la servante du voisin³⁸. Chebare la conduit à l'hôpital où elle mourra plus tard, mais passe la nuit qui suit avec Christine : avant même que Flora ne meure, il l'a déjà « remplacée ».

Sabra vit la même expérience avec Khalid, le mari que sa famille lui a imposé d'épouser, qui la trompe et reste rarement à la maison. Il lui transmettra plusieurs maladies sexuellement transmissibles³⁹ qui la marqueront à jamais. Elle se décide finalement à le quitter et il lui accorde le divorce.

Dans un roman de Kyallo Wadi Wamitila, le professeur Purupesa, invité par ses collègues dans un club de strip-tease, a la surprise de découvrir que sa femme fait partie des strip-teaseuses⁴⁰, alors qu'il la pensait avec des amies pour un enterrement de vie de jeune fille. Lorsqu'il la met en face de son mensonge, elle lui dit que l'époque est à l'amour libre et que les clubs échangistes se multiplient. Elle finit par le quitter lorsqu'une opération ratée le rend impuissant.

La corruption, l'impunité et leurs effets

La corruption domine les centres urbains qui sont aussi les centres du pouvoir. La plupart des dirigeants sont corrompus, comme le montrent Njogu⁴¹ avec le maire Udenda, et Arege⁴² avec le maire Sosi. Ces deux personnages se servent de leur position pour se remplir les poches. Extrêmement riches, ils s'approprient les terres publiques. Le maire Udenda exproprie les pauvres et les déporte en dehors de la ville en prétextant l'imminence d'un tremblement de terre. Une fois que ceux-ci ont quitté leurs propriétés, il rase leurs maisons et revend la terre à des investisseurs étrangers. Bénéficiant de la protection de la police, il rémunère directement l'inspecteur.

Le maire Sosi, quant à lui, s'est approprié les meilleurs terrains de la ville. Il en donne certains à son ami Bili, en lui disant : « J'ai déjà vendu trois de mes terrains pour régler ce problème (les frais de maternité de sa femme à l'étranger). J'en ai gardé cinq au cas où. Je t'en ai donné quatre. Tu peux en vendre un ou deux. Garde le reste pour tes enfants, surtout les meilleurs ». Il augmente le salaire des conseillers municipaux pour acheter leur soutien à un moment où les finances de la ville sont au plus mal. Les

³⁸ Mbatiah (M.), *Upotevu*, op. cit., p. 88.

³⁹ Babu (O.), *Heri Subira*, op. cit., p. 56.

⁴⁰ Wamitila (Kyallo Wadi), *Unaitwa Nani ?*. Nairobi : Vide-Muwa Publishers, 2008, 256 p. ; p. 229.

⁴¹ Njogu (K.), *Zilizala*, op. cit., p. 17.

⁴² Arege (Timothy), *Meya Mstahiki*. Nairobi : Vide-Muwa Publ., 2009, 76 p. ; p. 25.

travailleurs municipaux, eux, perçoivent des salaires de misère, souvent impayés ; ils finissent par se mettre en grève. La grève se répand dans tous les services municipaux et plus aucun service n'est assuré.

Quant à la police, elle est associée à la corruption, au sadisme et à l'exploitation de la population. Dans *Upotevu*, Kemathi est ainsi surpris de rencontrer un policier qui aime lire⁴³. Cette image négative est la cause du célibat de Maria : dès que ses prétendants apprennent qu'elle est policière, ils s'enfuient⁴⁴.

Le chômage et la pauvreté

La vie dans les bidonvilles offre un aperçu de la situation économique de la majorité des citadins au Kenya. C'est dans des huttes en boue recouvertes de polyester, de tôle ondulée, ou encore, sur la côte, de frondes de palmiers, qu'habitent les plus pauvres. Contrairement aux lotissements où résident les plus riches, comme Ukwasini et Tamakani dans le roman de O. Babu, *Heri Subira*⁴⁵, les bidonvilles ne font l'objet d'aucune planification urbaine. Mbatiah, dans *Upotevu*, fait de Dandora une description détaillée : « Parce que les allées dans lesquelles il [Kemathi] marchait étaient boueuses et que la puanteur des ordures en décomposition avait envahi les lieux, il avançait avec difficulté, essayant d'éviter de se salir. De temps à autre, il lui fallait sauter au-dessus de flaques stagnantes d'excréments [...] ». Dans les bidonvilles, l'eau et l'électricité sont des commodités rares.

La misère la plus totale caractérise la vie dans les bidonvilles. Leurs habitants n'ont pas les moyens de se nourrir correctement ni de se vêtir. L'argent est rare. Dans la nouvelle « Shimo la Maisha », Hamisi ne peut payer son transport et doit marcher jusqu'au centre-ville : « il savait qu'il devrait se lever tôt car la marche de Kibera au centre-ville prenait une heure. Mais il n'avait pas le moindre kopeck. Il fallait qu'il parte à l'aube »⁴⁶. Les plus pauvres ne peuvent se permettre les soins médicaux les plus élémentaires tandis que les riches vont se faire soigner à l'étranger. La corruption a vidé les hôpitaux publics de tous leurs médicaments. Les malades sont décimés⁴⁷. Les premières victimes sont les enfants.

Toutefois, l'espoir n'a pas totalement abandonné les bidonvilles. Beaucoup de leurs habitants développent des projets qui génèrent des revenus. Subira et Heri, par exemple, travaillent dur pour faire du petit restaurant Biti Baraka une entreprise florissante : *Heri Subira na Braka Cuisine*. Elle connaît un certain succès dans le quartier, et provoque même l'envie des concurrents⁴⁸. Hamisi représente également un espoir : malgré

⁴³ Mbatiah (M.), *Upotevu*, op. cit., p. 2.

⁴⁴ Mbatiah (M.), *Upotevu*, op. cit., p. 49.

⁴⁵ Babu (O.), *Heri Subira*, op. cit., p. 4-5.

⁴⁶ Timmamy (R.), « Shimo la Maisha », op. cit., p. 80.

⁴⁷ Arege (T.), *Meya Mstahiki*, op. cit., p. 33.

⁴⁸ Babu (O.), *Heri Subira*, op. cit., p. 80-85.

les épreuves qu'il traverse – la perte de sa sœur, son échec aux examens de l'université, son licenciement et sa descente dans la misère –, il ne renonce pas. Il rédige plusieurs lettres qu'il envoie à l'administration de l'université et parvient à convaincre celle-ci de lui donner une chance de défendre son cas et d'être réadmis⁴⁹.

Familles monoparentales, enfants illégitimes

Comme le montre Habwe dans *Fumbo la Mwana*⁵⁰ et Mwavali dans *Dau la Angelika*⁵¹, les familles monoparentales ne sont pas rares dans les villes. Le personnage de J. Habwe, Mwanaisha, une prostituée, ne connaît pas l'identité du père de sa fille Husna. Celle-ci est une enfant vive et intelligente, qui réussit ses examens et est invitée à rejoindre la meilleure école de filles du pays. Elle refuse cette offre et choisit la vie que mènent les femmes autour d'elle. Malgré les prières de sa mère, elle opte en faveur de la prostitution, qui lui apparaît comme un mode de vie plus attrayant. De la même façon, le personnage principal de A.W. Mwavali est élevé par sa mère, qui vend de l'alcool illégal dans le bidonville de Shimo la Tewa à Kitale, dans l'ouest du Kenya. Elle ne connaît pas son père et est la risée de ses camarades. Elle finit par s'enfuir vers la côte.

Certains foyers n'ont même pas de parents : ainsi, comme nous l'avons vu, dans « Shimo la Maisha », Hamisi et sa sœur sont des orphelins⁵². L'absence de parents et la misère poussent les enfants dans les rues. Lorsque le maire Udenda (qui se fait passer pour Memetuka) demande à deux enfants des rues qui se battent pour un morceau de savon pourquoi ils ne sont pas à l'école, ceux-ci lui répondent qu'ils ont été contraints de la quitter car leurs parents ne pouvaient plus payer ni les frais de scolarité, ni les uniformes⁵³.

*

Cette littérature présente encore bien d'autres figures caractéristiques de la culture urbaine, avec les problèmes qui leurs sont liés ; ainsi, les *matatu* et leurs dangers, la vie nocturne et les trafics variés, les questions environnementales, le travail des enfants ou encore les questions religieuses. Le genre urbain mérite ainsi un travail de recherche plus approfondi qui permettrait, non seulement de compléter cet inventaire de figures récurrentes, mais surtout de mieux mesurer sa place parmi les autres genres littéraires en swahili et le rôle qu'il joue dans l'ensemble de la société, car il s'agit de toute évidence d'un genre très populaire.

⁴⁹ Timammy (R.), « Shimo la Maisha », *art. cit.*, p. 81-83.

⁵⁰ Habwe (J.), *Fumbo la Mwana*, *op. cit.*, p. 92.

⁵¹ Mwavali (Anduvate K.), *Dau la Angelika*. Nairobi : Jomo Kenyatta Foundation, 297 p. ; p. 1, 9.

⁵² Timammy (R.), « Shimo la Maisha », *art. cit.*, p. 77.

⁵³ Njogu (K.), *Zilizala*, *op. cit.*, p. 53.

Les critiques littéraires tendent à souligner le caractère négatif de ces textes qui s'appesantissent essentiellement sur les difficultés de la vie urbaine contemporaine ; ils encouragent au contraire le développement d'une littérature plus positive, qui donnerait de l'espoir aux habitants des bidonvilles. Quoi qu'il en soit, les défis auxquels est confrontée la jeunesse et l'hybridité de la culture populaire sous l'effet de la mondialisation sont des thèmes qui restent à être explorés par les romanciers swahilis. En se faisant le peintre des réalités de la vie urbaine, le romancier kenyan de langue swahilie est et continuera ainsi à être un chroniqueur de l'histoire du pays et un agent de changement.

■ Sheila ALI RYANGA et Rachel WANGARI MAINA ⁵⁴

⁵⁴ Professeures à Kenyatta University, Kenya.